

Revue culturelle HIVER 2026

SHAoUI! CULTURE SHAWINIGAN

Articles réalisés par les étudiants et étudiantes
des cours d'*Initiation au journalisme* et de
Journalisme d'opinion

Arts, lettres et communication

Table des **MATIÈRES**

À propos	01
Journalistes	02
Exposition	05
Musique	08
Humour	12
Théâtre	18
Remerciements	25

SHAOUI! HIVER 2026

Les étudiants et étudiantes des cours d'*Initiation au journalisme* et de *Journalisme d'opinion* du programme *Arts, lettres et communication* du Cégep de Shawinigan vous partagent leurs découvertes culturelles de l'automne dernier. Dans cette édition, vous pourrez lire leurs portraits d'artistes et leurs opinions concernant les événements culturels présentés à Culture Shawinigan en 2025.

Grâce à la collaboration avec Culture Shawinigan, les journalistes ont pu faire des entrevues avec des artistes et assister à divers événements culturels. Vous découvrirez plusieurs personnalités artistiques comme Eugena Reznik, Cindy Bédard et Jeannot Bournival.

Vous en apprendrez aussi sur les spectacles d'humour d'Arnaud Soly, de Simon Delisle et de François Bellefeuille. Dans cette édition, le théâtre est mis en valeur par la comédie *Le Prénom* et par la pièce *12 hommes en colère* qui restent encore très actuelles. À la lecture de chacun de leurs articles, espérons que les journalistes ALC pourront vous faire vivre leurs expériences culturelles.

Un merci particulier à Sandie Trudel, coordonnatrice aux communications et au marketing, et à Julie Lebel, responsable de la billetterie chez Culture Shawinigan, pour leur implication et leur disponibilité auprès des enseignants et enseignantes et des journalistes ALC. Vous êtes des collaboratrices importantes pour cette revue!

La revue sera également disponible sur le site web de Culture Shawinigan, www.cultureshawinigan.ca, dans la section « scolaire ».

Bonne lecture et vive le regard des jeunes sur notre culture!

Brandon Bouchard et Roxanne Lessard,
enseignants en *Arts, lettres et communication*

JOURNALISTES

Dans cette édition, vous retrouverez des articles écrits par des jeunes du programme *Arts, lettres et communication* du Cégep de Shawinigan.



Zachary Bilodeau Journaliste ALC

Passionné des arts, je nage et je vogue entre les différentes façons de m'exprimer. Le théâtre, la musique ou encore la peinture me permettent de laisser ma trace, là où je me dépasse.

Florée-Ann Gravel

Journaliste ALC

Après deux dans le programme *Arts, lettres et communication*, j'ai enfin trouvé ma voie. Mon but? Poursuivre mes études en journalisme à l'UQAM. Je n'ai jamais eu la fibre artistique, je suis plus dans l'art littéraire : une sorte de don pour jouer avec les mots. Je suis une personne très attentive et observatrice. J'analyse beaucoup et je prends connaissance de situations dans mes alentours, ce qui va faire de moi une bonne journaliste. Enfin, je l'espère.



JOURNALISTES



Nicolas Perron

Journaliste ALC

L'art me fascine, me façonne et je façonne le créatif qui fascinera un jour mon auditoire fasciné par ce que je crée.

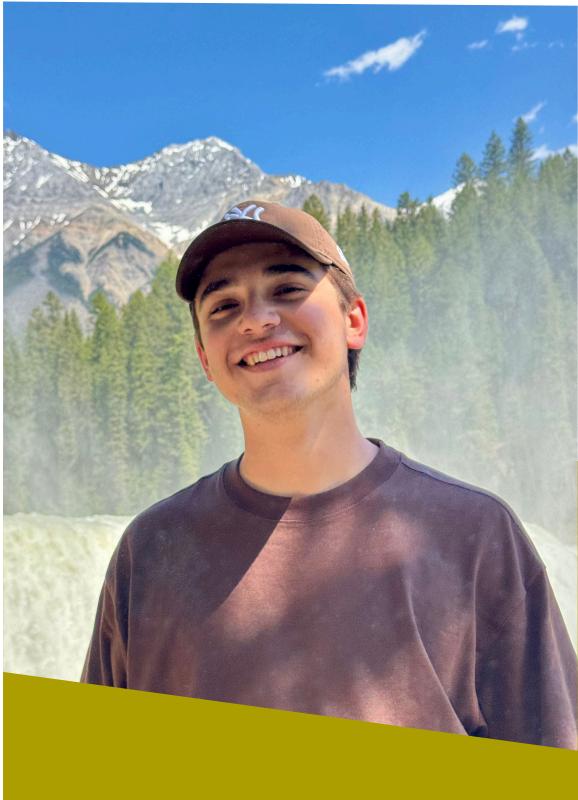
Sarah Pratte

Journaliste ALC

J'avance sans vraiment savoir où je vais
Je vais peut-être m'égarer sur le chemin
Le chemin je le crée, je le peins
Je le peins comme je veux
Je veux me laisser porter par l'art
L'art dans tous les états
Les états de mon âme créent ma route
Ma route est belle, ça ne me dérange pas
de m'y perdre
Perdre mes angoisses, embrasser ma vie
Ma vie est créative, j'en profite quand
j'avance



JOURNALISTES



Victor St-Martin

Journaliste ALC

J'ai toujours été fasciné par l'écriture et le pouvoir des mots, c'est pourquoi le programme *Arts, lettres et communication* me rejoint autant. Passionné de cinéma, d'écriture, mais surtout de journalisme, je navigue entre une panoplie de projets qui m'inspirent chaque jour. Curieux et créatif, j'aime faire des recherches et explorer le monde sous toutes ses facettes. La créativité me berce d'idées : je m'intéresse à tout. Bienvenue dans mon univers!

Programme ALC

Si tu es une personne créative, qui est animée par des domaines comme les arts, le cinéma, la littérature, la culture en général, et que tu souhaites vivre un passage au cégep qui soit à la fois enrichissant et passionnant, tu te trouveras à ta place dans le programme *Arts, lettres et communication* du Cégep de Shawinigan. Notre programme permet d'explorer et d'expérimenter différents volets du monde de la culture et des communications, à travers une solide formation préuniversitaire, mais aussi par le biais de nombreuses activités et sorties culturelles, dont un voyage à l'international.



SECTION EXPOSITION

LES RACINES RÊVENT DE FLEURS AUSSI
PAR EUGENIA REZNIK

**REVUE CULTURELLE
HIVER 2026**



EUGENIA REZNIK : LE LIEN ENTRE ICI ET AILLEURS

Zachary Bilodeau

Journaliste ALC

À la suite de ses études à Kiev en arts plastiques et après avoir vécu et travaillé en France, l'artiste Eugenia Reznik s'est installée au Québec en 2005. Détentrice de deux maîtrises en arts visuels et médiatiques ainsi que d'une maîtrise en mathématiques appliquées, elle expose ses œuvres au Canada, en France, et, récemment, aux États-Unis.

Elle vit et travaille au gré des déplacements, qu'ils soient volontaires ou forcés. La première fois, c'était à 15 ans, lorsqu'elle fuyait le nuage de Tchernobyl avec sa famille. La chute de l'Union soviétique lui en provoqua également plusieurs autres. «J'ai travaillé dans différents pays, suivi mes parents réfugiés aux États-Unis, immigré en France pour poursuivre mes études, puis au Canada pour retrouver la neige.»

Son travail est profondément lié à la broderie et au sens qu'elle lui attribue. Elle aborde, depuis maintenant plusieurs années, le thème des racines, en référence à l'appartenance et aux souvenirs. Comme médium, elle utilise le géotextile pour créer des frontières. Frontières sur lesquelles elle trace ses origines : « Par ses tissus, par ses broderies, j'ai l'impression de toucher les mains de ma grand-mère. » C'est ce qu'elle annonce lorsqu'elle parle du souvenir relié à son enfance.

Dans son entrevue « Eugenia Reznik : broder le fil de la mémoire », elle souligne l'importance des sentiments attachés à son parcours. Reznik partage, entre autres, son espace de rencontres en invitant des personnes à fabriquer elles-mêmes leurs racines sur de grandes pièces de géotextile. Cette expérience permet d'entrecroiser les liens unissant ces personnes.

Ses œuvres prennent diverses formes et combinent des médiums traditionnels tels que le dessin, la peinture, la sérigraphie et la broderie, souvent agrémentés d'outils technologiques modernes comme les dispositifs numériques et lumineux programmables, les installations sonores et vidéos, ainsi que celles intégrant de véritables plantes.

En parallèle de sa carrière d'artiste, elle s'investit dans l'enseignement des arts à l'Université du Québec à Montréal et à l'Université de Montréal. De plus, elle contribue à de multiples causes artistiques, par exemple, Dare-Dare, un centre artistique proposant l'affichage de pièces d'arts en lieux publics.

En bref, Eugenia Reznik est une artiste au parcours unique, qui, malgré ses nombreux déplacements, propose une démarche artistique établissant des liens entre ses souvenirs et son parcours.



Les racines rêvent de fleurs aussi - Eugenia Reznik



Crédit photo : Nathalie Vanderveken

SECTION

MUSIQUE

CINDY BÉDARD
JEANNOT BOURNIVAL



Crédit photo :
Christine Berthiaume

REVUE CULTURELLE
HIVER 2026

À LA DÉCOUVERTE D'UNE ARTISTE COUNTRY D'ICI

Florée-Ann Gravel

Journaliste ALC

Le 24 avril 2025, Cindy Bédard a présenté son plus récent album, *J'dis ça à personne*, à la Maison de la culture Francis-Brisson de Shawinigan. Nous nous sommes entretenus avec elle.

Quel a été votre parcours scolaire pour vous rendre où vous êtes aujourd'hui ?

J'ai un parcours scolaire qui n'est pas musical. J'ai fait mon primaire à Saint-Tite, mon secondaire à Paul-le-Jeune. C'est drôle, parce qu'à Saint-Tite, il y avait la concentration musique, « pis » j'étais trop gênée pour y aller. Après ça, je suis allée au Cégep de Shawinigan, en sciences humaines, profil individu. À l'université, j'ai fait loisir, culture et tourisme. Je n'ai pas eu un parcours typique de musicien, même que le chemin que j'ai pris était très enrichissant humainement.

Est-ce qu'il y a une performance que vous avez plus appréciée que les autres ? Si oui, laquelle et pourquoi ?

Il y a plusieurs moments marquants, mais c'est sûr que ça doit être la tournée avec Paul Daraïche. À un moment, je le vois « backstage » en train de danser et il a une fierté dans son regard. Quand j'ai chanté avec lui en duo « Je pars à l'autre bout du monde », je me pinçais la cuisse pour me dire de rester dans le présent et de ne pas oublier mes paroles.

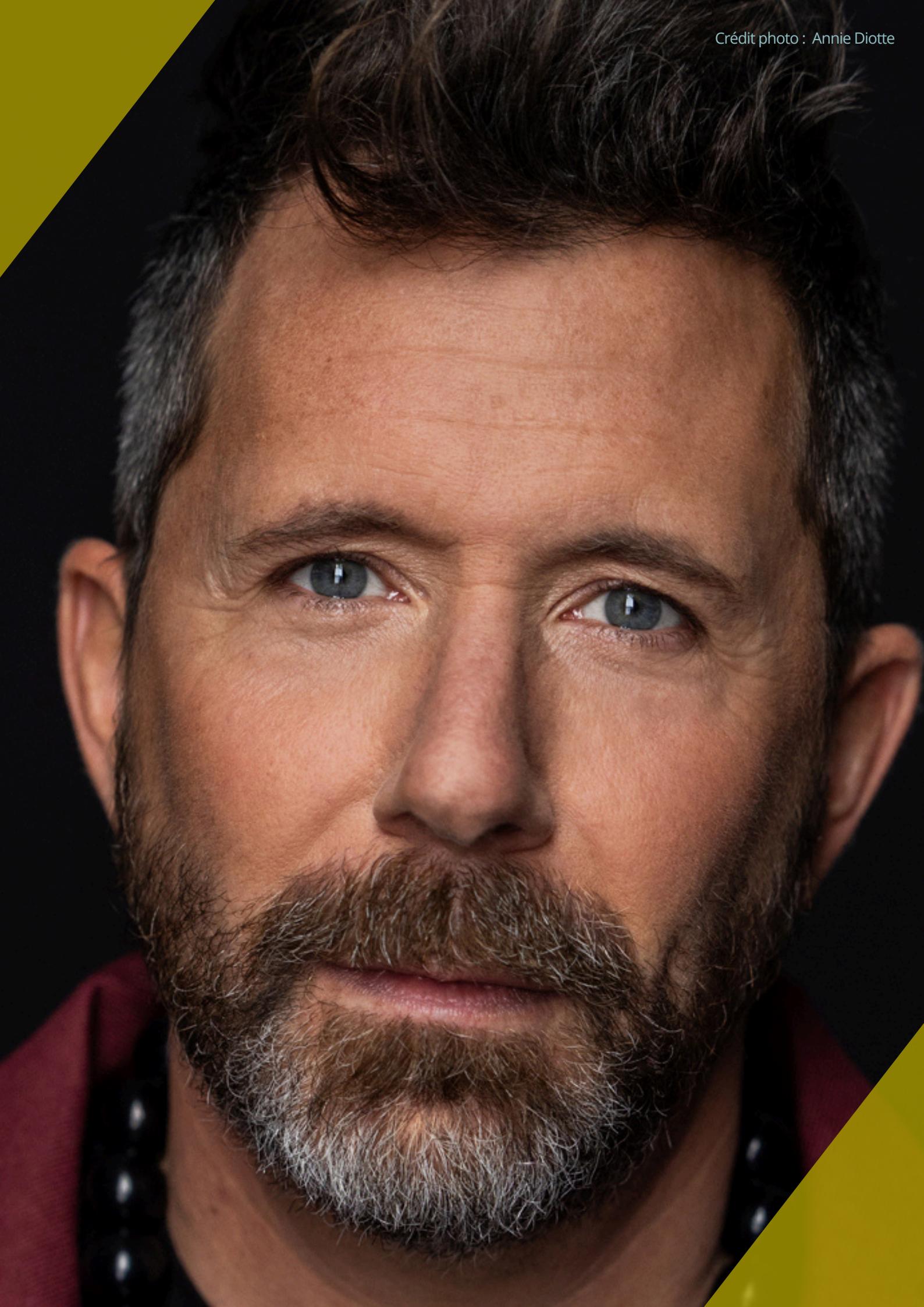
Quel a été votre ressenti de revenir dans la région pour faire un spectacle ?

On m'a dit qu'il manquait cinq billets pour que ça soit affiché complet. Quand je suis montée sur scène, les gens dans la salle étaient tous dans l'écoute et le respect. Ils applaudissaient doucement, je me suis dit ça y est, il n'y a pas un chat, ils ne sont pas venus, ils ne sont pas là. Il y avait juste une grosse lumière qui m'aveuglait. À la troisième chanson, l'éclairage a changé, et là, j'ai vu tout le monde.

Avez-vous des projets futurs après votre tournée, comme des collaborations, des tournées ou même de nouveaux projets musicaux ?

Ça fait 10 ans que je fais ce métier et je veux écrire toute ma vie. Je veux être cette personne à 80 ans qui écrit encore des chansons. J'aimerais faire un projet avec des amis et des projets de radio. C'est dans la même lignée, mais je veux que ça continue jusqu'à la fin, je ne me vois pas faire autre chose. C'est comme ça que je vois ma carrière : être vieille avec mon chien et écrire.

Crédit photo : Annie Diotte



JEANNOT BOURNIVAL : L'ART DE SE SENTIR CHEZ SOI

Victor St-Martin
Journaliste ALC

« Moi, je chante comme un sandwich aux œufs. Y'a des motons quand je chante ». Ce sont les mots de Jeannot Bournival, musicien, compositeur, photographe, concepteur audiovisuel et poète. Actuellement en tournée à travers le Québec, il m'a accueilli dans son studio à Saint-Élie-de-Caxton, son lieu de résidence. Nous avons discuté de sa carrière musicale et de son amour pour les arts.

« C'est ici que j'ai vécu mes premières expériences. Je me suis fait énormément d'amis, dont quelques-uns qui sont dans le domaine culturel. »

Jeannot Bournival a déménagé à Saint-Élie-de-Caxton durant son enfance, et il a tout de suite senti la chaleur de ce petit village de la Mauricie. Il y a notamment connu Fred Pellerin, pour qui il réalisera plusieurs albums. Lorsque je lui ai demandé si le village influençait sa façon de créer, il m'a répondu que, indirectement, certainement. Au début des années 2000, il a quitté le village pour étudier le jazz. Il est finalement revenu fonder le studio d'enregistrement *Le Pantouf*, où il enregistrera ses albums, mais aussi ceux de Fred Pellerin, entre autres.

« J'adore la poésie. Beaucoup de gens n'iraient pas voir une soirée de poésie, mais deux, trois poèmes dans la soirée, ça ne fait pas de mal à personne. »

Dans ses spectacles, Jeannot Bournival essaie de rassembler toutes les versions de lui-même. Il y inclut des chansons, des poèmes, plusieurs styles musicaux et même de la photographie. Il raconte que beaucoup de gens ne s'identifient pas comme des amateurs de jazz, mais qu'assister à quelques numéros lors d'un concert ne fera de mal à personne. Actuellement en tournée, il se promène partout à travers le Québec, mais il a aussi un certain public dans le sud de la France et même au Cameroun.

« Chaque album, je l'ai commencé à ma naissance. »

L'artiste multidisciplinaire compte une dizaine d'albums à son actif. Autant lorsqu'il réalise pour quelqu'un d'autre que lorsqu'il est en duo ou en solo, Jeannot Bournival crée un univers différent et travaillé dans chacun de ses projets. Parmi sa discographie, il y a des albums entièrement instrumentaux, comme *Page 36 (Musique à numéro)*, paru en 2016, ainsi que le tout dernier, intitulé *Confiture printemps comète moustache molle*, qui est paru en 2024.

« Je me sens bien quand je mélange tout ça, je me rends compte que je me sens chez moi. »

Jeannot Bournival touche à tous les styles d'arts et de musique. Il peut écrire ses textes poétiques, les chanter, jouer la musique, réaliser l'album, faire de la photographie ou encore composer pour d'autres artistes. Longtemps perçu simplement comme « Jeannot Bournival, le réalisateur » ou « le photographe et le poète », il n'a réuni toutes ses passions en albums solos que depuis trois ans. Il se sent enfin réellement chez lui.

« Je les aime toutes. Je commence à les attacher toutes ensemble, pis j'ai hâte de trouver un nom à ça. Peut-être que le nom à ça, c'est artiste. »

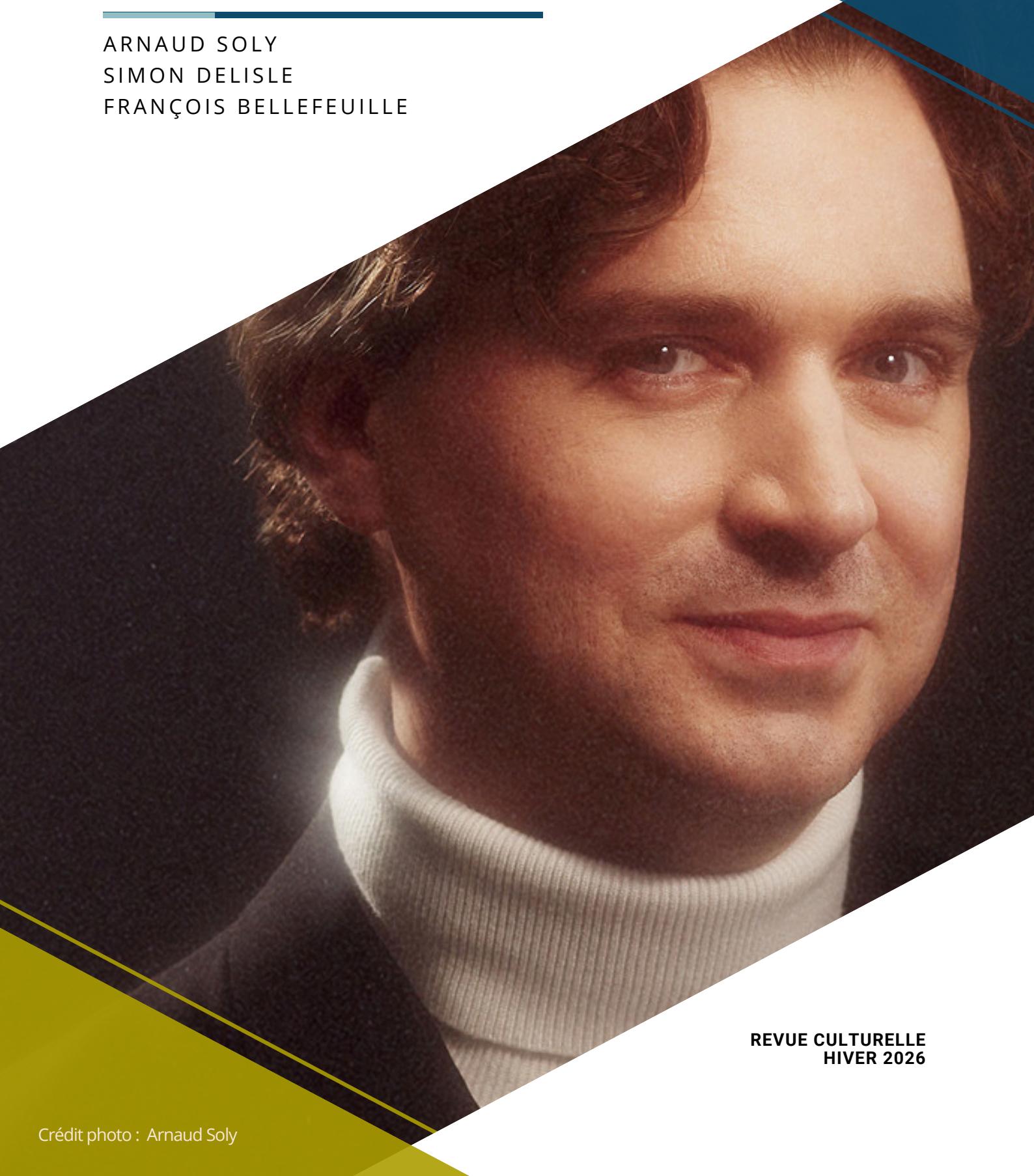
SECTION

HUMOUR

ARNAUD SOLY

SIMON DELISLE

FRANÇOIS BELLEFEUILLE



**REVUE CULTURELLE
HIVER 2026**

UN JUS HORS NORME, NON POUR DE VRAI !

Nicolas Perron

Journaliste ALC

Le 11 octobre dernier, le Centre des arts de Shawinigan accueillait l'humoriste Arnaud Soly qui a présenté son deuxième spectacle, *Bon jus*. Connu pour ses sketchs humoristiques sur les réseaux sociaux comme TikTok ou ses balados sur Spotify, il se présente maintenant sur scène pour son deuxième *one-man-show*. En effet, il ne fait plus de petits sketchs, mais il raconte une histoire, une méthode classique en humour. Il ne réinvente rien, mais ça marche, alors tant mieux.

Le spectacle débute fort avec des blagues qui jonglent entre la joie d'être père et la contrepartie de cette tâche ardue. Ça marche très bien, surtout avec les changements de couleurs en bleu. Les lumières permettent d'apporter une ambiance plus touchante ou de briser ce rythme plus mélancolique avec une blague et un changement de couleur au rouge. C'est quelque chose qui peut sembler anodin, mais qui fait toute la différence, que ce soit dans l'ambiance globale du *show* ou pour garder le spectateur dans le feu de l'action.

Arnaud Soly est très à l'aise, ça fait vraiment plaisir à voir et cela renforce l'ambiance humoristique sur scène. Les gens riaient parfois quand il n'y avait même pas de blague, juste parce qu'il bougeait d'une certaine façon. Par son aisance sur scène, il faisait rire. Par exemple, mes moments préférés du spectacle étaient quand il parlait avec le public. Sa répartie est vraiment impressionnante, les blagues sortaient très rapidement et ça me surprenait à chaque fois. Ça se voit qu'il a le bagage nécessaire pour porter un *one-man-show*. Il arrive à garder son auditoire attentif et réceptif aux blagues pendant environ 90 minutes (que je n'ai pas vues passer).

La meilleure blague du spectacle, selon moi, est littéralement dans le titre du *show*. Il commence à parler, à se vanter de la qualité de son « jus », et il fait monter la sauce, sans mauvais jeu de mots, tout au long de la soirée, pour enfin finir sur une dernière blague bien construite. Cette technique fonctionne très bien puisqu'on s'attend tout au long du spectacle à ce qu'il refasse une blague à propos de ça, mais il ne la fait jamais au moment où il serait « censé » la faire, ce qui surprend et fait rire immanquablement. Le tout finit donc sur une bonne note, j'ai passé une très belle soirée à écouter Arnaud Soly se vanter de son « jus ».



«LE VITILIGO, LA POLYENDOCRINOPATHIE OU MÊME L'ALOPÉCIE SONT DES MALADIES RARES ET SOUVENT TABOUES. LES GENS ATTEINTS DE CES TROUBLES MÉDICAUX TRAVERSENT DE LOURDES ÉPREUVES AU COURS DE LEUR VIE. MAIS EST-IL POSSIBLE D'EN RIRE? SIMON DELISLE NOUS PROUVE QUE OUI.»

UN SPECTACLE QUI LAISSE SA TACHE

Victor St-Martin

Journaliste ALC

Le vitiligo, la polyendocrinopathie ou même l'alopecie sont des maladies rares et souvent taboues. Les gens atteints de ces troubles médicaux traversent de lourdes épreuves au cours de leur vie. Mais est-il possible d'en rire? Simon Delisle nous prouve que oui.

Diplômé de l'École nationale de l'humour en 2010, Simon Delisle s'est fait connaître dans de nombreux galas par son apparence atypique. Atteint de plusieurs maladies ayant modifié son allure, il en fait une force, ce qui lui a permis de remporter la première saison de *Mon prochain stand-up*. Après son premier *one-man-show* intitulé *Invincible*, il présente sa nouvelle création : *Tache*.

L'humoriste a présenté son spectacle au Centre des arts de Shawinigan le 25 octobre dernier. Il parle pendant 90 minutes sans interruption, avec, en première partie, son ami Matthieu Lévesque. Il enchaîne des anecdotes sur ses anciens *shows* pénibles, parle de sa haine pour l'hiver et nous plonge dans son univers (et ses maladies!). Nous comprenons la place que ces taches occupent dans sa vie.

Simon Delisle livre un monologue sans pause! Il parle très vite, ce qui peut déstabiliser, mais il devient rapidement attachant. Il commence avec des blagues légères, classiques, mais très drôles, avant d'aborder son sujet phare : les taches. L'auteur maîtrise parfaitement les codes de l'humour, dont la règle de trois*, qui nous surprend toujours. Son écriture imagée regorge de métaphores et de comparaisons très drôles. Les images qu'il nous implante dans la tête sont souvent loufoques et cocasses. Il accumule les anecdotes et les blagues, gardant le public souriant du début à la fin, sans jamais perdre le fil ni l'émotion.

L'humoriste Laurent Paquin affirme, dans le roman *Invincible* de Simon Delisle, que «son débit est effréné et les mots se bousculent dans une cascade d'images fortes, d'observations pertinentes et d'anecdotes surréelles, mélangées à quelques grossièretés.» ** Je crois que cette phrase résume parfaitement l'univers humoristique de Simon Delisle.

Malgré la qualité du spectacle, un élément extérieur a un peu nui à l'expérience. Je crois que le Centre des arts de Shawinigan n'est pas une salle adaptée à son style d'humour. Peu remplie, la salle donnait une impression de vide. Le même spectacle, présenté dans un cabaret ou dans un *comedy club* rempli, serait encore plus attachant. Simon Delisle partage sa vie personnelle, mais la distance physique de la salle réduit la proximité émotionnelle avec le public. Son humour rapide, rempli de sujets différents, ponctué de *one-liners**** et d'anecdotes gagnerait à être présenté dans un espace plus intime.

En somme, Simon Delisle livre un spectacle qui fait rire autant qu'il touche par sa transparence. J'ai même eu la chance de le rencontrer après le spectacle, dans le hall du Centre des arts. C'est un homme très sympathique, qui m'a même invité à lui écrire si j'avais envie de parler d'humour! J'en ai profité pour acheter son roman que j'ai fait dédicacer. Ce spectacle m'aura vraiment laissé sa tache.

* La règle de trois : faire entrer les spectateurs dans un schéma en affirmant deux choses logiques et là où ils attendent un troisième élément logique et convenu, on prend un virage.

** Simon DELISLE, *Invincible*, Laval, Guy Saint-Jean Éditeur, 2025, p. 9

*** réplique humoristique brève



DE VÉTÉRINAIRE À HUMORISTE, UN TROISIÈME SPECTACLE POUR FRANÇOIS BELLEFEUILLE

Florée-Ann Gravel

Journaliste ALC

Le 1er novembre 2025, François Bellefeuille est venu présenter son spectacle *Sauvage* au Centre des arts de Shawinigan. Ancien vétérinaire, l'humoriste nous explique en bref comment il est passé de vétérinaire à humoriste, puis il nous parle vaguement de sa ville d'origine, Trois-Rivières. Pour son troisième spectacle, l'humoriste trifluvien a choisi Douaa Kachache pour sa première partie. Ancienne professeure, Douaa Kachache a fait de la première partie un moment incroyable. Ses blagues ont un tempo fascinant, elle est capable d'accrocher différentes générations ensemble, la première partie était remarquable.

À la suite des applaudissements pour Douaa Kachache, le public a accueilli François Bellefeuille. L'entrée de l'humoriste était géniale. L'éclairage sur le petit feu en forme de néon, qui au fil du spectacle changeait de couleur, était magnifique. François Bellefeuille est arrivé avec une énergie foudroyante, prêt à livrer son spectacle, même si les applaudissements n'étaient pas terminés. Par moments, le Trifluvien racontait plus des scénarios de sa vie que des blagues. Une grande partie de son spectacle tournait autour de ce qui se passait dans sa vie personnelle.

Certes, certains humoristes vont plus jouer sur les scénarios personnels, mais avec ce type de spectacle vient généralement des interactions avec le public. Les humoristes vont interagir avec leur auditoire, mais, dans le cas de Bellefeuille, aucune interaction avec les spectateurs n'a été faite. La seule que nous avons pu constater est quand un membre du public s'est mouché et cela a fait un son de trompette, ce qui a fait rire l'humoriste et il est sorti des lignes de son spectacle. Je dirais que c'est l'un des plus gros points négatifs. Cependant, le personnage qu'est François Bellefeuille est très hilarant. C'est une personnalité criante dans tous les sens du terme. C'est quelqu'un qui fait savoir qu'il est là et il raconte ses blagues et ses scénarios sur un ton très élevé.

Pour un spectacle d'environ deux heures, l'ancien vétérinaire a su garder l'attention de son public tout au long. Avec les scénarios après scénarios, pas une seule seconde, l'humoriste n'a lâché son script. Pour certains, comme moi, cela peut être un problème de ne faire que du script. Mais tout est question de préférence. Une personne qui recherche des interactions avec l'humoriste serait déçue du spectacle de François Bellefeuille, mais pour quelqu'un qui veut seulement écouter et passer un bon moment, le spectacle du Trifluvien est parfait.



SECTION

THÉÂTRE

LE PRÉNOM

12 HOMMES EN COLÈRE



REVUE CULTURELLE
HIVER 2026

Crédit photo :
Le Prénom

UN PRÉNOM PAS POPULAIRE DANS UNE PIÈCE EXTRAORDINAIRE

Sarah Pratte

Journaliste ALC

Le Prénom est une pièce de théâtre française écrite par les auteurs Matthieu Delaporte et Alexandre de La Patellière et mise en scène par Bernard Murat. Elle est présentée pour la première fois en France en 2010. La pièce vit un succès immédiat et les droits d'adaptation sont rapidement vendus à plusieurs autres pays. Un film voit également le jour.

Cet automne, l'adaptation québécoise de cette pièce, de l'autrice Maryse Warda et du metteur en scène Serge Denoncourt, est en tournée dans plusieurs villes du Québec. Elle a été entre autres présentée à Shawinigan le vendredi 17 octobre 2025 à la salle Philippe-Filion.

Il s'agit d'une comédie où l'on s'immerge dans un repas de famille qui ne se déroule pas tout en douceur. C'est chez Elizabeth (Émilie Bibeau) et Pierre (François-Xavier Dufour), son mari, que la soirée se déroule. Il s'agit d'un huis clos dans leur salle de séjour. Le couple discute pendant qu'il attend l'arrivée de ses invités. Le premier à arriver est Vincent (Mikhaïl Ahooja), le frère d'Elizabeth. Celui-ci attend un enfant avec sa copine Anna (Noémie O'Farrell), qui, elle, est en retard. Arrive ensuite Claude (Benoît Drouin-Germain), un ami d'enfance de la famille.

La nouvelle paternité de Vincent est un sujet jovial et excitant autour de la table, jusqu'à ce que la fameuse question du prénom soit amenée. Drame. Tout le monde se tait quand Vincent annonce fièrement le prénom qu'il veut donner au bébé. Son choix est loin de faire l'unanimité. Pierre, Claude et Elizabeth tentent de le faire changer d'avis, mais Vincent est très attaché au prénom. Cela cause des embrouilles et des affrontements entre les personnages, rendant l'atmosphère méticuleusement inconfortable. Quand Anna arrive enfin, cela ne fait qu'ajouter de l'huile sur le feu. Au travers de la dispute, des secrets sont révélés et des langues sont déliées.

La pièce débute avec un narrateur qui s'adresse à nous. Il nous présente les personnages et la situation. C'est, je trouve, une façon originale de nous donner beaucoup d'informations dès le début. Puis, l'acteur qui jouait le narrateur s'est lui-même introduit comme personnage. Il a fait le tour des coulisses, puis s'est réintégré dans le décor. Il n'était alors plus le narrateur, mais Vincent. La transformation s'est faite naturellement, comme un changement de peau. C'était original et inattendu.

UN PRÉNOM PAS POPULAIRE DANS UNE PIÈCE EXTRAORDINAIRE (SUITE)

L'une des premières choses que je me suis dite à l'ouverture du rideau c'est : wow, le décor est vraiment beau. J'avais l'impression qu'on avait découpé l'appartement de quelqu'un à la tronçonneuse et qu'on l'avait déposé sur scène. L'attention aux détails était impressionnante et c'est ce qui rendait la chose réaliste et immersive. En tant que spectatrice, je me sentais comme une voisine un peu trop fouineuse qui espionne par la fenêtre pour ne pas manquer les potins de la famille d'à côté.

En revanche, j'admets que j'ai trouvé le début un peu long. C'était une conversation ménagère banale, qui, certes, permettait de se familiariser aux personnages et à leur personnalité, mais qui, à mon goût, aurait pu être abrégée quelque peu.

C'est au moment où la question du prénom est mise sur table que j'ai vraiment commencé à être engagée dans la pièce. Cet élément déclencheur vient semer la pagaille. S'ensuit un humour basé sur le malaise, le malentendu et le retournement de situation que j'ai beaucoup apprécié. Chaque personnage a eu son moment plus à lui, ce qui a permis de mieux les connaître. Les comédiens ont tous démontré un jeu d'acteur poussé et maîtrisé qui n'a laissé ni moi ni le public indifférents.

Crédit photo : *Le Prénom*



UNE COLÈRE QUI EST TOUJOURS D'ACTUALITÉ

Victor St-Martin

Journaliste ALC

Est-ce qu'une œuvre écrite il y a 70 ans peut encore résonner dans notre époque? Est-ce que nos époques sont aussi différentes les unes que les autres? Il y a plusieurs raisons de se dire que certaines œuvres peuvent avoir une date d'expiration. Toutefois, l'œuvre théâtrale *Douze hommes en colère* n'a pas pris une seule ride.

Écrite pour la télévision en 1954 par Reginald Rose, *Douze hommes en colère* est avant tout un film réalisé en 1957 par Sidney Lumet. On y présente un jury composé de douze hommes qui doivent se prononcer à l'unanimité sur le sort d'un jeune homme accusé d'avoir tué son père violent. Mérite-t-il la chaise électrique ou existe-t-il un doute raisonnable quant à son innocence? La tâche ne sera pas facile, puisqu'un seul juré est en désaccord, et il devra convaincre les autres que le débat est nécessaire. Ce monument du cinéma a été maintes fois acclamé pour sa réalisation, mais surtout pour son écriture. C'est d'ailleurs cette dernière qui a inspiré de nombreux dramaturges à adapter cette œuvre au théâtre. L'une des plus récentes adaptations est née au Québec.

La pièce de théâtre *12 hommes en colère*, traduite et mise en scène par Alain Zouvi, nous replonge dans ce drame juridique avec une belle brochette d'acteurs québécois. En tournée dans 32 villes du Québec, d'août à décembre 2025, elle était présentée le 7 novembre 2025 à la salle Philippe-Filion du Centre des arts de Shawinigan. L'adaptation demeure fidèle au texte original : douze hommes doivent décider du sort d'un jeune homme de 16 ans, mais un seul d'entre eux s'oppose à la majorité. Pendant deux heures, la pièce mêle drame et tension avec intensité.

L'essence de l'écriture de Reginald Rose demeure intacte et elle brille ici comme jamais. La tension grandit au fil des échanges, jusqu'à un apogée chargé d'émotions. La pièce débute avec l'entrée des jurés par les portes de la salle, ce qui surprend agréablement le public et instaure immédiatement une proximité. On comprend rapidement la dynamique du groupe : les douze hommes ont chacun un caractère et une opinion bien distincts.

Même si certains spectateurs pourraient se perdre dans la densité des dialogues, la trame narrative reste claire et efficace, portée par un rythme maîtrisé. De cette simplicité naît une grande puissance dramatique. De plus, le texte révèle non seulement la complexité d'un procès et la notion de doute raisonnable, mais aussi la complexité de l'être humain : ses peurs, ses réflexions, ses colères, ses émotions... De nombreux thèmes universels et importants y sont abordés.

L'ambiance sur la scène et dans la salle est unique. Les personnages sont enfermés dans une pièce simple et sobre, assis à leurs sièges attitrés autour d'une grande table qui s'ouvre au public. Cette mise en scène renforce l'impression d'enfermement et de huis clos. À quelques moments, de légères notes de musique soulignent le doute et les tensions internes, tandis qu'un éclairage chaud et feutré enveloppe la scène. L'atmosphère est donc à la fois étouffante et captivante, rythmée par une direction artistique maîtrisée.

UNE COLÈRE QUI EST TOUJOURS D'ACTUALITÉ (SUITE)

Quelques touches d'humour viennent alléger la lourdeur du sujet. Par moments, elles m'ont légèrement fait décrocher, mais elles demeurent discrètes et bien dosées afin de nous donner un léger sourire. Le juré numéro 2, incarné par Olivier Berthiaume, apporte notamment une présence comique rafraîchissante. Mention spéciale à l'ensemble de la distribution, qui fait un excellent travail.

Malgré l'absence de microphones, les voix portent bien et la diction est claire. On ne perd pas un moment des échanges. On reconnaît facilement chaque personnage avec sa façon de parler et de bouger, et on se sent presque assis à la table avec eux. L'immersion est complète! On remarque aussi que tous les acteurs ont un point en commun : ce sont des hommes blancs, ce qui pousse d'autant plus la réflexion sur les biais et les priviléges.

Il y a une bonne raison pour laquelle cette pièce continue d'être jouée 70 ans après sa création : elle demeure profondément actuelle.

En effet, elle explore les tensions sociales, en évoquant le racisme, la peur de l'inconnu et le drame familial avec une justesse troublante. À l'heure où la polarisation politique et la montée des extrêmes explosent dans le discours public, ces thèmes résonnent avec une triste force. Les personnages, bien que touchants, incarnent chacun leurs préjugés et leurs contradictions. Cette façon de penser fait balancer leur opinion face au procès. En fin de compte, on réalise que c'est en mettant de côté ces biais et en privilégiant un dialogue sensé que la société peut réellement progresser.

En conclusion, *12 hommes en colère* est une pièce de théâtre unique, forte, pertinente et très bien jouée. Son message, clair et brûlant, est porté par d'excellents acteurs et une mise en scène intelligente. Le huis clos nous garde en suspens du début à la fin. Souhaitons que cette œuvre continue à être jouée pendant longtemps, et qu'elle nous rappelle la puissance du doute, de l'écoute et de l'art.

Crédit photo : *12 hommes en colère*

12 hommes
EN COLÈRE

12 HOMMES EN COLÈRE EN TOURNÉE AU QUÉBEC - MON VERDICT EST POSÉ : LA PIÈCE EST UN SUCCÈS RENVERSANT!

Sarah Pratte
Journaliste ALC

Le scénario de la célèbre pièce de théâtre *Douze hommes en colère* a été écrit en 1954 par l'écrivain et scénariste Reginald Rose. Son scénario a eu un énorme succès et un an plus tard, Rose l'a adapté au théâtre. Puis, une adaptation au cinéma est créée deux ans plus tard. Aujourd'hui, autant la pièce que le film sont des classiques indéniables. À partir du 26 août 2025, la pièce, traduite et mise en scène par Alain Zouvi, est en tournée dans tout le Québec. Cette tournée s'est terminée le 13 décembre 2025 pour un total impressionnant de 36 destinations. Pour ma part, c'est le 7 novembre, au Centre des arts de Shawinigan, à la salle Philippe-Filion, que j'ai pu y assister.

12 hommes en colère est un drame judiciaire de presque deux heures qui prend la forme d'un huis clos. L'histoire se déroule dans un cadre new-yorkais durant les années 50. La pièce débute avec l'entrée des 12 hommes qui sont membres d'un jury. Ils n'entrent pas par la scène, mais plutôt par la porte arrière de la salle de spectacle, passant au travers du public. Une fois sur scène, ils s'asseyent tous à une table. Nous ne savons pas le nom des jurés, mais nous pouvons les différencier par leur numéro.

L'ordre est le suivant : le juré no 1 est le président du jury (Philippe Thibault-Denis), le juré no 2 est discret et maladroit (Olivier Berthiaume), le juré no 3 est dur de tête et agressif (Hugo Giroux), le juré no 4 est droit et sûr de lui (Jean-Bernard Hébert), le juré no 5 a grandi dans un quartier défavorisé tout comme l'accusé (Maxime Isabelle), le juré no 6 est logique et respectueux (Claude Despins), le juré no 7 est vulgaire, pressé de partir et tête (Sébastien Dodge), le juré no 8 est empathique, déterminé et a un grand sens de la justice (Claude Prégent), le juré no 9 est doté de foi et de fidélité (Jean-Pierre Chartrand), le juré no 10 est violent et fermé d'esprit (Étienne Pilon), le juré no 11 est un immigrant droit et moral (Ariel Ifergan) et, finalement, le juré no 12 est un publicitaire un peu distrait (Marc-André Poliquin).

Les jurés reviennent tout juste d'assister à un procès et leur rôle est de s'entendre sur un verdict unanime afin de clore ce dernier. Cependant, la décision que les douze jurés doivent prendre n'est pas légère. Ce n'est ni plus ni moins que la vie d'un jeune homme de 16 ans qui est en jeu. Celui-ci est accusé d'avoir assassiné son propre père avec un couteau dans son appartement. Est-il coupable? C'est ce que le jury doit décider. Si la réponse est oui, le garçon sera soumis à la peine de mort, mais, si la réponse est non, il sera acquitté.



12 HOMMES EN COLÈRE (SUITE)

Pourtant, la question semble pouvoir être répondues très vite. Non seulement il y a deux témoins du meurtre, l'un qui dit l'avoir entendu, et l'autre qui dit l'avoir vu, mais, en plus, l'alibi du jeune homme est plutôt bancal. C'est pourquoi, d'entrée de jeu, onze jurés votent coupable. Onze, pas douze. Un des jurés a voté non coupable, car il possède un doute raisonnable. Ce vote, qui va à l'encontre de tous les autres, fait son petit boucan. Ce simple vote contradictoire va déclencher un enchainement d'arguments et de contre-arguments. Petit à petit, les esprits s'ouvrent et les pensées changent.

Je ne le cacherai pas, j'ai adoré la pièce et mes éloges sont, je le pense, bien mérités. Le travail alloué au décor est incroyable. Les couleurs ternes de la salle s'agençaient parfaitement à l'ambiance maussade de la situation. Ce qui m'a le plus plu du décor, ce sont les fenêtres. Celles-ci, grandes et imposantes, s'adossent au mur du fond et sont dotées d'une profondeur de champ très intéressante. Installée derrière les fenêtres se trouve une très grande peinture portant une scène de la ville de New York de l'époque. Cet aspect de profondeur que la peinture apporte donne l'illusion que l'on se situe réellement dans un immeuble new-yorkais. Un autre petit détail du décor que j'ai aimé, c'est l'horloge, car elle fonctionnait vraiment et était assez grande pour que le public puisse y lire l'heure. Comme ça, on était au courant du temps qui défilait, ce qui amplifiait le suspense.

Au-delà du décor, un aspect visuel qui m'a beaucoup plu, c'est l'éclairage. Ça débute avec un éclairage plutôt standard, c'est le jour, donc la lumière vient surtout de derrière les fenêtres. Cela donne un aspect de lumière ambiante classique. Mais là où ça devient intéressant, c'est que plus le temps passe, plus on se rend compte qu'il se fait tard dehors et la lumière chaude du soleil devient une lumière froide et bleue. Tout comme l'horloge, l'éclairage fait avancer le temps et, en tant que spectateur, on ressent la lourdeur de chaque seconde qui passe.

Pour ce qui est des costumes, je suis satisfaite des choix effectués. Non seulement les vêtements représentent bien l'époque visée, mais ils servent aussi parfaitement à définir chaque juré autour de la table. Au travers de ce qu'ils portent, on peut déceler la personnalité ainsi que le statut social et financier de chaque homme.

Je ne peux pas finir sans mentionner le jeu incroyable des acteurs. Je n'ai pas pu noter une seule erreur de la part des comédiens et s'il y en a eu, ça n'a pas paru, ce qui prouve mon point dans tous les cas. La complicité et la passion que partagent ces douze hommes sont indéniables et ça se ressentait dans leur jeu.

REVUE CULTURELLE

HIVER 2026



Merci à Culture Shawinigan qui, année après année, est un médiateur culturel important permettant de créer ce lien privilégié entre les événements culturels et les jeunes du programme *Arts, lettres et communication* du Cégep de Shawinigan. Merci aussi à notre lectorat! Que l'aventure se poursuive encore longtemps!



 CÉGEP
SHAWINIGAN
Du savoir et des gens

SHAOUi! 
CULTURESHAWINIGAN.CA  